

Il y a aussi trois bons pianos, envoyés par la maison Bishop et fils. Cette exposition est intéressante et les pianos n'ont point le même mécanisme, quoiqu'ils aient tous la même apparence. Il y en a un qui est muni d'une plaque en biais, ce qui donne naturellement une plus grande longueur aux cordes métalliques, et il s'en suit de là une plus ample vibration que d'ordinaire; ils ont tous le sommier breveté de cette maison. Deux sont en noyer, le troisième est en ébène, avec de belles marqueteries et une petite incrustation d'or.

Dans les vitrines qui se trouvent de ce côté, et qui renferment les produits de manufactures anglaises, il y a une série de violons et deux violoncelles de la maison Hill et fils. Les archets et autres accessoires sont parfaits en leur genre, de même que les boîtes des violons, objets d'une grande richesse, avec leur garniture de peluche. La qualité des sons des instruments fabriqués dans cette maison est trop bien connue pour qu'il soit besoin de la faire remarquer. La même vitrine renferme aussi quelques-unes des médailles, bien méritées, qui ont été décernées à MM. Hill et fils.

Un amateur, M. Broad, de Bristol, expose cinq violons, qui ont bon aspect, mais comme il n'en existe aucune description, il est impossible de faire remarquer leur mérite spécial. On suppose que cette exposition est, aussi bien que les autres, représentée par quelqu'un que l'on n'a pas encore, toutefois, pu découvrir. Du moins, il n'est pas dans la galerie pour fournir les détails que beaucoup voudraient connaître.

MM. Lachon et Cie, les fabricants de concertinas, exposent une très belle série de ces instruments perfectionnés. Les concertinas à soupapes arquées sont excellentes de même que les duo-concertinas. Elles possèdent toutes une double action, et produisent des sons au moyen du tirage ou de la pression. Il y a quelques sections intéressantes, où le visiteur peut se rendre compte du mécanisme de ces instruments, dont quelques-uns possèdent, à partir des quarante-huit clés ordinaires, jusqu'à soixante-huit clés. L'exposition de cette maison renferme quelques médailles d'or, d'argent et de bronze.

M. Atkinson expose seize violons dans une petite vitrine. Je n'ai, encore une fois, aucun détail sur cette exposition, mais les instruments ont bon aspect et sont très finis sous tous les rapports.

MM. R.-J. Ward et fils, de Liverpool, exposent quelques-uns des banjos qui sont de date si récente, et sont même maintenant passés dans la mode. Ils sont excellents et très bien ornés. Il y en a six de grandeur ordinaire et un très joli petit banjo miniature. Ils exposent aussi des cornets argentés et d'autres instruments à vent.

Pour la musique militaire, les exposants sont, dans cette section, MM. Silvani et Smith, qui ont de très beaux instruments de cuivre. Le fini en est poussé au plus haut point, surtout en ce qui concerne les cornets argentés et les clarinettes à clés allemandes argentées; l'arrondissement et la pose de ces dernières sont parfaits, de telle sorte que les passages rapides puissent être joués aisément, sans occasionner le frottement qui se produit lorsqu'on n'a pas pris de grandes précautions en polissant les clés. Il y a aussi quelques flûtes qui sont très remarquées avec leurs nouveaux perfectionnements.

Si l'on continue à parcourir la galerie (la partie occupée par les instruments de musique des Etats-Unis sera examinée dans un prochain article), on remarquera que la partie centrale de cette galerie est réservée exclusivement aux fabricants français. Ceux-ci sont bien représentés par quelques centaines d'instruments de plusieurs espèces. D'autres parties de la galerie sont occupées par les fabricants russes, espagnols et italiens.

## LES CONCERTS RUSSES AU TROCADERO

Je suis au regret qu'une solennité musicale, extrêmement importante m'ait empêché de donner à son heure le compte-rendu des Concerts russes du Trocadéro.

Les voilà vieux de quinze jours, ces pauvres concerts qui sont tombés sous l'indifférence de la foule, et qui n'ont eu pour spectateurs que quelques artistes sincères, convaincus, amoureux de leur art, suivant avec assiduité, et, savourant goulûment partout et toujours toutes les manifestations de cet art, qu'elles viennent de la Patrie ou de l'étranger.

Rien pourtant n'était plus suggestif que ces Concerts, et j'ai pu, à mon gré, établir le parallèle que (dans un précédent article) je demandais au gouvernement d'établir lui-même.

En effet, les Concerts russes venant après les Concerts italiens et précédant les Concerts espagnols du Vaudeville, il m'était aisé de me rappeler mes sensations de la veille, de les comparer, de les raisonner par analogie avec les sensations du jour, et de me préparer ainsi aux sensations du lendemain.

La première œuvre du programme Russe était l'ou-

verture de *Rousslan et Ludmilla*, de Glinka. En bonne franchise, c'est de l'enfantillage musical, c'est puéril, quelque respect qu'aient les Russes pour l'auteur de *la Vie pour le Tzar*. La sonorité est presque toujours brutale, le rythme est banal et la phrase est vulgaire; de ci, de là, pourtant de petits développements, des réponses entre flûtes, clarinettes et pizzicati de cordes qui décèlent une nature d'artiste et une intuition de l'art musical. — Ma critique prouve-t-elle que Glinka



Glinka.

ne fût pas un compositeur de talent? — Non pas. Mais on étudiant les dates (Glinka est né en 1804) elle prouve, ou plus modestement, elle tend à prouver que la Russie était encore au commencement de ce siècle, un pays absolument endormi au point de vue musical, lourd, opsigone et retardataire, qui ne semblait pas se douter que, bien près de lui, un Mozart était né depuis cinquante ans, et qu'un Beethoven était (lors de la première représentation de *Rousslan et Ludmilla*) dans le plein de son génie.

Je n'ai rien autre à dire sur cette ouverture de Glinka, sinon que j'y ai retrouvé notes pour notes, harmonie pour harmonie, une phrase entière de l'*Excelsior* de M. Manzotti. — Ce détail n'a aucun rapport, je l'avoue, avec la musique russe, mais j'estime qu'il est bon de faire savoir au public, comment certaines gens trouvent le moyen de piller les autres et de s'en faire vingt mille livres de rentes.

Je demande pardon au lecteur de cette échappée et je reviens au plus tôt vers notre sujet.

J'ai dit que la Russie était vers 1804 ou 1815, un peuple endormi, lourd et retardataire musicalement parlant; j'ai dit quels hommes les Allemands avaient eu à cet époque; en France, nous avions eu Grétry, Boïeldieu, Halévy, Hérold et tant d'autres; question d'écoles à part, la France était donc en bon rang; l'Italie, elle, avait été de beaucoup la plus brillante, elle avait eu (cent ans et plus avant que la Russie eût Glinka), Martini (1706), Stradella (1645), Scarlatti (1683), Cimarosa (1749) et tant d'autres. — A cette époque de Glinka, elle commençait à mollir et s'apétisser, vaincue, écrasée par le génie absorbant de Beethoven.

La Russie ne prit point garde à la noire prophétie du *Tardé venientibus ossa*; elle se dit que Beethoven ne l'effrayait pas, qu'elle avait dans son peuple des cerveaux vierges et des âmes d'airain et que c'était là un bon sol pour y implanter les grandes aspirations et les sublimes pensées; et pendant, que l'Italie s'endormait sur ses gloires mortes, pendant que la France stationnait et cherchait sa voie, la Russie apprenait, travaillait et se disait que, quoique venant tard, il lui resterait autre chose à ronger que des os: *Tardé venientibus ossa*!! Non!

Cinquante ans plus tard, elle nous donnait Rubinstein, Borodine, et plus tard encore Rimsky-Korsakow, l'organisateur et les héros de ces Concerts russes du Trocadéro, Alexandre Glagounov, etc., etc.

Il faut l'avouer, en toute sincérité, le pas fait en art par la Russie est prodigieux, il étoile le vertige et j'en reste à me demander si ces belles imaginations barbares, sauvages d'il y a un siècle et demi, ne sont pas un peu surmenées, surchauffées et si, naissant à peine, ce pays n'est pas déjà près de sa fin. (Nous parlons toujours musique, n'est-ce pas? et pas politique surtout.) — Ce qui me suggère cette pensée, c'est surtout la symphonie décadente et le poème symphonique de M. Glagounov, sur lesquels je reviendrai tout à l'heure.

Donc, au lieu d'être retardataire, la Russie est à l'heure présente très moderne, plutôt devancière; elle se débarrasse des préjugés, des conventions, elle prend une initiative dont je la loue fort et le *Steppenskizze* de Borodine, est d'une rare puissance de description, d'émotion et de vérité. Cette tenue de *mi harmoniques* soutenus en octaves par les chanterelles des violons est d'une gravité, d'une mélancolie, d'une impassibilité qui donnent une sensation très nette des steppes nus, froids, terrifiants. — (Je me souviens d'avoir ressenti cette même impression autrefois en entendant la Marche des Pèlerins de la *Rédemption* de Gounod.)

J'arrive à l'œuvre capitale du premier concert, la *Symphonie d'Antar*, de M. Rimsky-Korsakow. — Je crois que c'est la première fois qu'on écrit une symphonie sur une légende, et quoique l'œuvre de M. Rimsky-Korsakow compte les quatre mouvements traditionnels d'une symphonie, j'estime que la *Symphonie d'Antar* pourrait ou, mieux, devrait s'appeler *Poème symphonique sur une légende d'Orient* ou simplement *Antar, poème symphonique*.

Nous sommes ici très loin de l'Antar, dont Lamartine nous a fait un si vivant portrait et la belle Ablla, fille de Malek et fiancée d'Antar est, dans cette légende — qui a du charme et de la couleur — remplacée par la fée Gul-Nazar, qui, d'un baiser de feu, brûle le cœur de son amant.

M. Rimsky-Korsakow a très habilement développé cette histoire d'amour et la conception toujours logique: toujours sévère, fait le plus grand honneur à l'école russe et à l'auteur, qui est un maître. — J'avais pris des notes pour donner au lecteur une idée de la technique de M. Rimsky-Korsakow, mais la place me manque et je suis obligé de condenser en quelques mots mes appréciations. — Les harmonies sont toujours distinguées, le développement de la pensée s'enchaîne et se déduit sans effort, c'est la science de notre César Franck (encore un méconnu), unie à la conception toujours grande, jamais mièvre, de notre Saint-Saëns, enfin, disons le mot — dont on ne nous accuse pas d'être prodige — c'est un chef-d'œuvre!!! J'aime un peu moins le concerto de piano, que M. Lawrow nous a fait entendre dans le second concert, mais je mets hors de pair le *Capriccio Espagnol* qui a terminé ce même concert. — Penser que cet homme sévère de mine, sévère d'allure, sévère de talent, sévère de pensée, a pu montrer, dans une simple suite d'orchestre, tant d'humour, de fantaisie et d'esprit, me laisse un point d'interrogation terrible. Comment se fait-il qu'un pareil artiste ne soit pas universellement connu? Et qu'est-ce que pourra devenir (s'il continue) un pays qui possède de tels hommes, de ceux-là que ne trouble point dans leur tâche le bruit de l'applaudissement et qui ne courent pas après la Gloire ou la Postérité, ces filles!!!

En vérité, le *Capriccio Espagnol* c'est toute l'Espagne. Bizet seul a eu cette intensité de palette et je ne conseille pas à ceux qui ne connaissent pas la patrie de Don Quichotte, de faire le voyage, s'ils ont entendu Bizet et Rimski-Korsakow. — Ces deux maîtres peintres nous ont fait une Espagne pleine de couleur et de fantaisie, une Espagne des beaux jours pleins de soleil de jadis. — Hélas! l'Espagne a bien changé et le voyageur trouverait peut-être quelque désappointement à ne plus voir ce qu'il avait cru voir dans ces deux immortelles partitions.

Je passe, en saluant et en applaudissant, sur le morceau de Moussorgsky, «*Une nuit sur le Mont-Chauve*» et j'arrive aux deux œuvres de M. Glagounov, que j'ai gardées pour la fin, car j'ai besoin de m'expliquer avec le lecteur sur une pensée du début de mon article.

J'ai dit que je craignais que la Russie ne fût un pays surchauffé, surmené et que naissant à peine, il se pourrait qu'il mourût bientôt. Je suis forcé d'avouer que c'est M. Glagounov qui m'a suggéré cette hardiesse et voici pourquoi: M. Glagounov est un tout jeune homme duquel j'attendais des éclairs avec des grisailles, des coups de génie avec des inexpériences. Or, tout jeune qu'il soit, je n'ai pas pu relever la moindre inexpérience. Les timbres sont habilement écrits, la coupe est bonne et le développement n'est ni trop court, ni trop long. Il n'y a pas une mesure à retirer, soit dans le *Stenka Razine*, soit dans la symphonie en *fa dièze mineur* (un bien mauvais ton pour l'orchestre). C'est cela, parfaitement cela et je frémis en pensant au travail qu'a dû s'imposer ce jeune homme de vingt-six ans (m'a-t-on dit)

pour arriver à cette sûreté de main qu'enverrait un vieil artiste. Par malheur, j'avoue ingénument n'avoir rien, absolument rien compris au poème symphonique du premier concert (Stenka Razine). La légende, toute gracieuse qu'elle soit, sur laquelle M. Glazounov a écrit son poème n'est qu'une variante d'une autre légende plus dramatique que je connais très particulièrement pour m'en être inspiré dans un travail personnel. J'estime pourtant que cette première légende comportait en soi assez de variété pour que M. Glazounov en ait aussi un peu dans sa musique. Or, c'est toujours le même cri sauvage, endiablé et des harmonies et des transitions baroques. Le piment que donne une altération et une modulation bizarre, cet exceptionnel qui fait que de temps en temps on se sent la langue picotée ou l'oreille chatouillée, cet exceptionnel, dis-je, M. Glazounov en fait son ordinaire et c'est un déchirement continu, c'est chinois mais non cocasse, c'est hétéroclite mais ça n'est pas original. J'ai grand peur, en vérité, que M. Glazounov n'ait la tête bourrée de sa scolastique, qu'il n'y ait plus dans les lobes de son cerveau aucune case pour y mettre une idée ! Fût-elle même d'un autre, et pour en revenir à ma prophétie qui, je l'espère, ne se réalisera pas, j'ai aussi grand peur que les jeunes musiciens russes ne s'entassent à la suite de M. Glazounov dans ce sentier étroit qui conduit à l'impuissance. Ce n'est plus de la musique, c'est de la mécanique musicale et je ne saurais mieux comparer cette école musicale qu'à l'école décadente française (quand je dis école, c'est bien de l'honneur que je lui fais), cette réunion de vingt crétiens qui, n'ayant rien à dire, cherchent à refaire ce que d'autres artistes ont fait sous une forme bizarre, étrange, pour donner le change au public qui — n'y comprenant rien — croit que c'est là de l'original et du nouveau. Oh ! je supplie les musiciens russes, les Glazounov, les Lidov, les Blumenfeld et tant d'autres de se délier du fatras, du fouillis, du pathos vide et pédantesque, du désordre de la pensée, de l'incohérence et du margouillis préconisé par ces malheureux qui mettent leur esprit à la torture et leurs souvenirs à la bilbaude pour arriver à ne rien dire comme les autres.

C'est un louable effort, certes, de chercher à ne pas dire ce que les autres ont dit, mais, pour Dieu, ayez d'abord quelque chose à dire, ou bien laissez-vous.

La symphonie de M. Glazounov est plus claire et mériterait une mention spéciale et des détails que je n'ai plus le temps de donner au lecteur. M. Glazounov est jeune, il peut recommencer sa vie de musicien. C'est un savant, je le supplie de devenir un artiste. Il le peut s'il le veut mais pour l'instant il fait fausse route. Un simple point d'interrogation pour terminer cette étude.

On n'a pas joué une seule note de Rubinstein dans ces concerts russes ? Pourquoi ?? Est-ce qu'il y a aussi des chapelles et des coteries en Russie ??

BRUMENT-COLLEVILLE.

## Les Musiques pittoresques à l'Exposition

Le concours international de musiques pittoresques a obtenu un très vif succès ; les auditeurs, en très grand nombre, attirés par la nouveauté de ce spectacle à la salle des fêtes du Trocadéro, ont fait aux sociétés diverses, qui se sont fait entendre, le plus chaleureux accueil.

Les tambourinaires, les joueurs de vielle, de binou, de cornemuse et de mandoline ont tous été vigoureusement applaudis, mais les grands succès de la journée ont été pour la Estudiantina provençale, pour les tziganes et pour les Lautars roumains.

Le jury, composé de M. Paladilhe, président, Gailhard, Madiet-Montjau, Marinonnet, Maurice Faure, Tiersot, Bourgaud-Ducoudray, Lajarte, Leydet, Polonus, Salvayre, Maréchal et Léon Kerst, a décerné les récompenses suivantes :

FRANCE : *Instruments à vent et à soufflet*. — 1<sup>er</sup> prix, Chassagne (Allier) ; 2<sup>e</sup>, Ambéry (Auvergne).

*Instruments à cordes et à roue*. — 1<sup>er</sup> prix, Mallochet (Allier) ; 2<sup>e</sup>, Vergé (Puy-de-Dôme).

*Binou et bombarde*. — Prix unique, Péron et Ichard (Finistère).

*Instruments jouant par deux (binou, cornemuse et vielle)*. — 1<sup>er</sup> prix, Roudier et Mallochet ; 2<sup>e</sup> Chassagne et Mallochet ; 3<sup>e</sup>, Denis et Mallochet.

*Tambourins et galoubets*. — 1<sup>er</sup> prix, Guignonnet, d'Aubagne ; 2<sup>e</sup>, Arnoux, d'Aix ; 3<sup>e</sup>, Sicard, d'Aubagne.

*Groupe d'instrumentistes divers*. — Médaille d'or, Estudiantina provençale.

ETRANGER : *Mandoline*. — 1<sup>er</sup> prix, Talamo, de Naples ; 2<sup>e</sup> Mlle d'Azevedo, de Madère.

*Cymbalum*. — 1<sup>er</sup> prix, Taiza-Janos ; 2<sup>e</sup>, Ilona et Deszo Kovacs, deux enfants de Budapest, le frère et la sœur.

*Ftôte de Pan*. — 1<sup>er</sup> prix, Cratchanesio ; 2<sup>e</sup> Dinicou.

*Concours de groupes*. — Tziganes, 1<sup>er</sup> prix, Fehér Poldi ; 2<sup>e</sup>, les Lautars roumains ; 3<sup>e</sup>, les dames hongroises ; 4<sup>e</sup> Patikarus. Prix d'honneur international. — Les Tziganes de Fehér Poldi.

Médaille d'honneur, hors classe, aux tambourinaires d'Aix.

*L'abondance des matières nous oblige à remettre encore à notre prochain numéro, le très intéressant article de notre collaborateur, M. A. Jaquet.*

## CONSERVATOIRE DE MUSIQUE

Voici les résultats de divers concours à huis-clos du Conservatoire. Nous ne donnons que les 1<sup>ers</sup> et les 2<sup>es</sup> médailles :

*Concours de solfège des classes instrumentales*. — Le jury de ce premier concours, qui a duré deux séances, était composé de MM. Ambroise Thomas, directeur, président ; Barthé, Canoby, Heyberger, Ed. Mangin, P.-V. de La Nux, Salomé et Sieg.

Classes des hommes : 44 concurrents.

1<sup>er</sup> médailles : MM. Aubert, élève de M. Lavignac ; Morpain, élève de M. Grand-Jany ; Dodement, élève de M. Rougnon.

2<sup>e</sup> médailles : MM. Jouin, élève de M. Grand-Jany ; Gallon, élève de M. Lavignac ; Boblin, élève de M. de Martini ; Balleron, élève de M. Lavignac ; Bruguère, élève de M. de Martini ; Lebreton, élève de M. Alkan.

Classes de femmes : 65 concurrentes.

1<sup>er</sup> médailles : Mlles Laville, élève de Mme Doumic ; Faivre, élève de Mlle Vernaut ; Boutoille, Maté, Roch et Linder, élèves de Mlle Donne.

2<sup>e</sup> médailles : Mlles Fuels, élève de Mlle Donne ; Gérard, élève de Mlle Vernaut ; Salmou, élève de Mlle Donne ; Allard, élève de Mlle Vernaut ; Kéain, élève de Mme Devraime ; Maurel, élève de Mlle Donne ; Dardès, élève de Mlle Papot ; Rheims, élève de Mlle Vernaut.

*Concours d'harmonie écrite*. — Classe des élèves femmes.

Jury : MM. Ambroise Thomas, L. Delibes, Th. Dubois, Fissot, E. Guiraud, Marty, G. Mathias, Salvayre et F. Thoné.

1<sup>er</sup> prix : Mlle Got.

2<sup>e</sup> prix : Mlle Weyler.

1<sup>er</sup> accessit : Mlle Thouvenel, à l'unanimité.

2<sup>e</sup> accessit : Mlles Boulay et Markreich.

Tous les élèves récompensés appartiennent à la classe de M. Charles Lenepveu.

*Concours de fugue*.

Jury : MM. Ambroise Thomas, Bazille, Dallier, Th. Dubois, Fissot, Franck, B. Godard, G. Mathias, R. Pugno.

Il y avait 11 concurrents :

1<sup>er</sup> prix : M. Stojowski, élève de M. D. Delibes, et Mlle Prestat, élève de M. E. Guiraud.

2<sup>e</sup> prix : M. Bondon, élève de M. J. Massenet.

1<sup>er</sup> accessit : M. André, élève de M. E. Guiraud.

*Concours de solfège des élèves chanteurs*.

Jury : MM. Ambroise Thomas, Lenepveu, Wekerlin, O. Comettant, Canoby, Lavignac, P.-V. de La Nux, Salomé.

Classes des élèves hommes : 21 concurrents.

1<sup>er</sup> médaille, à l'unanimité, M. A. Petit, élève de M. Heyberger.

2<sup>e</sup> médaille : M. Artus, élève de M. Heyberger.

Classes des élèves femmes : 23 concurrentes.

1<sup>er</sup> médailles : Mlles Ibanez, élève de M. Mouzin ; Mangin, élèves de M. E. Mangin ; Rahier, élève de M. Mouzin.

2<sup>e</sup> médailles : Mlles Siefert et Blanc, élèves de M. Mouzin.

*Concours de violon (classe préparatoire)*.

Jury : MM. A. Thomas, E. Altès, Ch. Dancla, Sauzay, Maurin, Madiet de Montjau, Desjardins, Gastinel et Penavaire.

Il y avait 22 concurrents.

1<sup>er</sup> médaille : M. Oberdoeffer, élève de M. Bérour.

2<sup>e</sup> médailles : MM. Lebreton, élève de M. Bérour ; L. Aubert, élève de M. Garcin ; Villamae, élève de M. Bérour ; Mlle Boudat, élève de M. Garcin.

*Concours de piano (classes préparatoires)*.

Jury : MM. A. Thomas, G. Mathias, L. Diemer, Ch. de Bériot, Heyberger, E. Mangin, H. Duvernoy, Th. Lack, Thoné.

Il y avait 15 concurrents.

1<sup>er</sup> médailles : MM. Niederhoferim, élève de M. Anthoine ; Morpain, élève de M. Decombès.

2<sup>e</sup> médailles : MM. Wurmser, Lapara et Ponsot, élèves de M. Decombès.

*Concours d'orgue*. Professeur, M. C. Franck.

Jury : MM. A. Thomas, E. Guiraud, Th. Dubois, Bazille, Dallier, Fissot, Gigout, Guilman et Pugno.

5 concurrents.

1<sup>er</sup> prix : MM. Bondon et Machaut, ce dernier aveugle.

Pas de second prix.

1<sup>er</sup> accessit : Mlle Prestat.

## THÉÂTRES

Le *Barbier de Séville* de Paisiello a fait le plus vif plaisir aux spectateurs de l'Opéra-Comique. Si Rosine avait eu une meilleure interprète, la représentation aurait été des plus intéressantes et des plus curieuses : on n'a que des éloges à faire à MM. Soulaucroix, Fugère, Dupuy et Barnolt.

L'intéressante reconstitution du théâtre lyrique de 1789 à 1793 que MM. Lacombe, Paravey et Danbé viennent d'inaugurer a été continuée par une seconde représentation classique où nous avons eu deux ouvrages de Dalayrac : *Raoul de Créqui*, comédie lyrique en trois actes, paroles de Monvel ; et la *Soirée orageuse*, opéra-comique en un acte, paroles de Radet :

*Raoul de Créqui* fut représenté pour la première fois sur le théâtre de la Comédie italienne le 31 octobre 1789 ; voici ce qu'en dit le *Mercur de France* de l'époque :

« Cet ouvrage est d'un grand effet ; il offre beaucoup de mouvement, de situations, de tableaux variés, attachants ; il a surtout une plénitude d'intérêt fort rare. Le second acte est principalement remarquable par une double scène, qui forme un contraste très piquant. D'un côté, on voit le cachot où est enfermé Créqui ; de l'autre, on voit la chambre du geôlier, où le père boit et chante, tandis que les enfants méditent la délivrance du prisonnier. Les oppositions musicales se joignent aux oppositions dramatiques, et l'illusion s'y complète par tous les sens... »

« La musique de *Sire de Créqui* doit ajouter à la réputation de M. d'Alezyrac (c'était lui, on effect, la véritable orthographe du gentilhomme musicien, connu aujourd'hui sous le nom de Dalayrac). Elle a de la grâce, de l'esprit, de la force quand il en faut et son premier mérite est d'être toujours dramatique.

« La pièce est jouée avec beaucoup d'ensemble. M<sup>me</sup> du Gazon (sic) et M. Philippe, dans les rôles de Créqui et d'Adèle, méritent de grands éloges. Rien de plus intéressant que M<sup>me</sup> Saint-Aubin et M<sup>lle</sup> Carline dans les enfants du geôlier... »

Par suite d'une mutilation regrettable (car nous n'aimons pas qu'on touche aux œuvres des maîtres) le second acte est devenu ici le premier et a produit d'ailleurs le meilleur effet, fort bien joué par M. Dupuy et M<sup>mes</sup> Anguez et Molé. Mais l'acte suivant (le dernier par suite) a paru médiocre et a été mal interprété.

La *Soirée orageuse* qu'on a donné le même soir date du 19 mai 1790. Elle obtint un succès considérable et figura pendant plusieurs années sur les affiches. On ne s'explique pas l'oubli dans lequel était tombé cet ouvrage dont le poème et la musique sont absolument hors de pair. Il était chanté par M<sup>mes</sup> Carline et Saint-Aubin, MM. Trial, Chevard et Solier. A remarquer le couplet politique de la fin qui célèbre l'inoubliable Serment du 4 février 1790 (le serment civique).

*Bouffes-Parisiens*. — Représenté pour la première fois en 1869 aux Folies-Dramatiques, puis repris en 1881 à la Renaissance, *Le Canard à trois becs* vient de retrouver aux Bouffes-Parisiens son éternel succès.

La musique brillante et endiablée de M. Jonas, merveilleusement interprétée par l'excellent orchestre de M. de Lagoandré, a conservé à l'amusant opéra-bouffe de Jules Moineaux, sa verve et sa fraîcheur. J'ai vu la pièce il y a huit ans par Milher, Jolly, Vauthier, Alexandre, Descaulzans, Sichel et Gélabert ; ce septuor était absolument remarquable. La troupe actuelle des Bouffes a été digne de ses devanciers.

M. Piccaluga est toujours un bien charmant chanteur. Mme Saint-Laurent, une excellente artiste doublée d'une jolie femme, a délicieusement chanté ses couplets du deuxième acte et les bis mérités ne lui ont pas été ménagés. M. Janin est désopilant dans son rôle naïf, et MM. Paul Ginot et Bartel sont tous deux très plaisants. Je citerai encore M<sup>me</sup> Rosine Maurel,